

Working paper n° 6-2016

Marx, Schumpeter et les classes sociales

Fabrice Dannequin¹ et Fabien Tarrit²

¹ Université du Littoral, Lab.Rii/Clersé (UMR 8019)

² Université de Reims Champagne-Ardenne, Regards (EA 6292)



Résumé

Cet article présente l'esquisse d'une analyse croisée des contributions de Karl Marx et de Schumpeter sur la question des classes sociales. Les divergences que nous soulevons portent sur deux questions, la première nourrissant la seconde. Alors que les deux auteurs reconnaissent tous deux l'existence de classes sociales et leur mode fondé sur la hiérarchie et la discipline, Marx les conçoit sous l'angle du conflit porteur d'un changement visant à abolir la hiérarchie de classe, alors que Schumpeter préconise un degré significatif de discipline propre à assurer le progrès dont est porteur le capitalisme. Ainsi, alors que Marx conçoit le capitalisme comme un mode transitoire d'organisation sociale qui porte les germes de son déséquilibre et de sa disparition, c'est sous l'angle du déclin, *via* sa bureaucratisation, de l'innovation et donc du progrès, que Schumpeter déplore la fin programmée du capitalisme.

Mots clés : Classes sociales, entrepreneuriat, lutte de classes, innovation, capitalisme, discipline

JEL codes: A12, B14, B25, P12



Laboratoire d'Economie et
Gestion REGARDS (EA 6292)
Université de Reims
Champagne-Ardenne
UFR de sciences économiques,
sociales et de gestion
57B Rue Pierre Taittinger
51096 Reims

Directeur : **Martino Nieddu**

Responsable de l'édition des
working papers : **Romain
Debref**

Les working papers d'économie et gestion du laboratoire Regards sont édités après présentation en séminaire et validation par deux relecteurs internes, sous la responsabilité du conseil de laboratoire.

Introduction

Le concept de classe sociale est souvent associé aux travaux de Karl Marx et de Friedrich Engels. Pourtant non seulement leur utilisation est apparue bien avant eux, mais il n'existe pas dans les travaux théoriques de Marx et Engels une définition précise des classes sociales. Ainsi, le chapitre consacré à la question dans *Le Capital* est bien court¹ et inachevé. Il n'en reste pas moins que ce concept est central dans leur œuvre. L'absence de longs développements strictement concentrés sur les classes sociales tient à ce que pour Marx elles ne sauraient être envisagées quantitativement ; une classe sociale n'est pas une chose, une structure, mais un phénomène historique qui ne peut se concevoir que comme un processus social en mouvement. Les classes sociales ne peuvent être envisagées qu'à travers les rapports qu'elles entretiennent entre elles, et par conséquent leur développement historique. Pour Marx comme pour Schumpeter, étudier l'histoire, la dynamique du capitalisme ne peut faire fi des groupes sociaux et se fonder sur les acteurs individuels.

Joseph Schumpeter reconnaît l'importance de la théorie de Marx et conçoit les classes sociales comme un outil mobilisable par les économistes². Tout ceci traduit une volonté de comprendre le capitalisme loin des modèles abstraits incapables d'appréhender le monde réel et son évolution³. Si Schumpeter adhère à l'importance des classes sociales, il refuse fermement de concevoir la lutte des classes comme un fondement de l'histoire, lui préférant une « force » identifiée très tôt dans son œuvre : l'entrepreneuriat. Pour comprendre le capitalisme, une approche en termes de classes ne doit pas uniquement se fonder sur les antagonismes, mais aussi sur la coopération. La société capitaliste se compose certes d'individus, mais dont les actions, les pensées, les normes morales sont inscrites dans des logiques de groupes qui les dépassent.

Il nous a paru intéressant de discuter de la question des classes sociales en confrontant les travaux de Marx et de Schumpeter. Si le cadet critique l'ainé, ils se réclament tous deux d'une objectivité, d'une volonté de faire science dans leur étude du capitalisme. L'économie constitue dans les deux œuvres un élément fondamental des classes sociales, les relations sociales, les luttes politiques comptent, mais pas de la même façon dans la transformation de la société capitaliste.

Dans un premier temps, les rapports sociaux entre les classes sociales au sein du capitalisme seront confrontés. Une divergence fondamentale apparaît alors : du côté de Marx, une prégnance de la lutte fondée sur l'exploitation et l'aliénation, que Schumpeter oppose à la coopération et aux inégalités créatrices. Dans un deuxième temps, nous mettrons en relations les transformations des classes sociales

¹ Dans l'édition Folio-Gallimard, à peine 2 pages (1869-79 Livres II-III : 2046 - 2047).

² Cet intérêt s'avère précoce ; il indique en préambule d'un texte publié en 1927, *Les classes sociales en milieu ethnique homogène*, que les classes furent l'objet d'un cours professé en 1910-1911 à l'université de Czernowitz, puis 3 ans plus tard à celle de l'université Columbia de New York (Schumpeter, 1927 : 157).

³ Les classes sociales ne sont pas propres au capitalisme : « *il n'y a pas de sociétés complètement amorphes, c'est-à-dire de sociétés pour lesquelles on puisse prouver de façon incontestable l'absence de différenciation en classes.* » (Schumpeter, 1927 : 167).

accompagnant l'émergence d'un capitalisme dominé par les grandes firmes et l'importance de la lutte pour la conquête du pouvoir politique dans lequel les classes populaires ne tiennent pas le même rôle. De fait, ces évolutions peuvent déboucher sur la fin de la société capitaliste.

1. Une divergence sur les rapports de classe et leur lien avec la dynamique au sein du capitalisme

Une divergence significative entre Marx et Schumpeter apparaît sur le conflit, précisément la lutte de classe. À la lutte de classes, Schumpeter oppose à la discipline, à la conscience de classe, il oppose la personnalité de classe. Nous nous interrogerons sur la capacité des rapports de classe à être porteurs de progrès ou d'exploitation et d'aliénation.

1.1. La lutte des classes, les rapports sociaux et la discipline

La lutte des classes est au cœur de la théorie marxiste. Elle se reconfigure avec les transformations des modes de production :

La société bourgeoise moderne, élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte à celles d'autrefois. (Marx, Engels, 1848 : 27)

A cette aune, « [l]'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes » (Marx, Engels, 1848 : 26). Toutefois, si le conflit « capital/travail », « capitaliste/prolétaire » est central, d'autres luttes existent⁴. Les propriétaires fonciers affrontent à la fois les prolétaires, sur la question de la plus-value, et les capitalistes, sur la rente foncière.

La configuration des luttes résulte de la forme prise par la division du travail. Ainsi, le passage à la vapeur n'est pas neutre puisqu'il engendre des transformations dans l'organisation du travail :

La cristallisation, la fixation institutionnelle des rapports quasi personnels de commandement, et de subordination que font naître les nécessités « objectives » de l'agencement de l'œuvre productive, déterminent chaque fois la structure de classe de la société. Chaque fois une classe particulière monopolise la « direction générale du travail », s'approprie les moyens de production et réduit les « producteurs directs » à l'état d'instruments passifs de la production. (Papaïonnou, 1965 : 76)

Il règne une inégalité de pouvoir hiérarchique entre les individus, mais aussi de répartition des richesses, résultant d'un processus d'exploitation, qui n'est d'ailleurs pas le propre du

⁴ Notons que Marx a bien conscience de la pluralité des classes sociales, bien au delà du dualisme capitaliste/prolétaire. Marx interroge la question du nombre de classes sociales qui peut varier selon les thèmes qu'il aborde. Il évoque, notamment, à la fin du *Capital* « les trois grandes classes de la société moderne fondée sur le mode de production capitaliste » (Marx, 1869 : 2046) : les prolétaires, les capitalistes et les propriétaires fonciers. Toutefois, il distingue également « des couches moyennes et intermédiaires » surtout dans les villes. Dans des textes plus centrés sur le politique comme *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Marx évoque sept classes et fractions de classe (Durand, 1996 : 25), ainsi que leurs alliances.

capitalisme. Plus globalement, « *la classe dirigeante se définit par la direction générale du travail* », la « *domination politique* », le « *monopole de l'instruction* » et la « *direction intellectuelle* » qu'elle exerce sur la société (Papaionnou, 1965 : 76). La domination est aussi idéelle : « *Que démontre l'histoire des idées, si ce n'est que la production intellectuelle se transforme avec la production matérielle ? Les idées dominantes d'une époque n'ont jamais été que les idées de la classe dominante.* » (Marx, Engels, 1848 : 50).

Cela passe par la discipline, subordination oblige. Cette dernière est inhérente au capitalisme, en particulier dans sa forme industrielle. Karl Marx (1867 : 505) l'aborde en évoquant la fabrique :

La subordination technique de l'ouvrier à la marche uniforme du moyen de travail et la composition particulière du travailleur collectif d'individus des deux sexes et de tout âge créent une discipline de caserne, parfaitement élaborée dans le régime de fabrique. Là, le soi-disant travail de surveillance, et la division des ouvriers en simples soldats et sous-officiers industriels sont poussés à leur dernier degré de développement. [...] Jetant aux orties la division des pouvoirs, ailleurs tant prônée par la bourgeoisie, et le système représentatif dont elle raffole, le capitaliste formule en législateur privé et d'après son bon plaisir son pouvoir autocratique sur ses bras dans son code de fabrique. Ce code n'est du reste qu'une caricature de la régulation sociale telle que l'exigent la coopération en grand et l'emploi de moyens de production communs, surtout des machines. (Marx, 1867 : nbp a : 507)

Et de décrire par la suite les « *amendes* » et autres « *retenues sur les salaires* », ainsi que des décisions de justice où parfois le salarié devient « *débiteur de son bienfaisant maître* » (*Idem*). Il s'agit ici d'une dénonciation des méfaits de l'exploitation et des conditions de travail des prolétaires.

Schumpeter rejette la lutte comme fondement possible d'une théorie des classes sociales, mais il craint également les conséquences des conflits sur l'ordre social :

Les familles, les ateliers, les sociétés ne sont pas en mesure de fonctionner si personne n'en accepte les règles, si personne n'est personne d'être accepté comme dirigeant, et si chacun s'applique à constamment établir un équilibre de ses coûts et avantages immédiats. (Schumpeter, 1946b : 403)

Dès lors, tout comme Marx, Schumpeter voit dans la discipline, une institution nécessaire au fonctionnement du capitalisme. Dans *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*, il définit la « *discipline autoritaire* » comme un complément de l'autorité. Elle s'incarne sous deux formes :

l'habitude, distillée par des agents autres que les agents disciplines eux-mêmes, d'obéir à des ordres et d'accepter la supervision et la critique. Nous distinguons de la sorte la discipline de soi – en remarquant que, du moins en partie, elle est due à l'exposition passée, voire ancienne, à l'influence de l'autorité en matière de discipline – et la discipline de groupe qui résulte de la pression de l'opinion du groupe sur tous ses membres et de la même manière, en partie, de la formation autoritaire du passé. (1942b : 211⁵)

L'habitude d'obéir se transmet donc. Toutefois, la socialisation ne suffit pas à son exercice, sinon l'autodiscipline, l'autocontrainte dans le langage de Norbert Elias⁶, créerait une conformité parfaite des individus⁷. Il faut réactiver continuellement les « bonnes habitudes ». On pourrait d'ailleurs souligner, quasiment en prolongeant les propos de Marx mentionnés précédemment, combien le capitalisme a su innover pour contrôler et discipliner les salariés.

La discipline constitue donc un héritage du passé : « *la société [...] est le produit de la force et d'une discipline distillées dans les couches inférieures par les prédécesseurs féodaux de la classe des affaires* » (Schumpeter, 1941 : 343). Elle ne repose pas précisément sur un choix rationnel, notamment des dominés :

L'empressement de l'ouvrier à obéir n'a jamais été inspiré par une croyance raisonnée aux avantages que cette attitude lui procure personnellement – mais bien à la discipline inculquée par le prédécesseur féodal de son maître bourgeois. Le prolétariat a reporté sur ce maître une partie – mais non, à coup sûr, la totalité – du respect que ses ancêtres vouaient, normalement, à leurs seigneurs féodaux, dont les descendants ont, à leur tour, grandement facilité la tâche de la bourgeoisie en continuant à exercer le pouvoir politique pendant la majeure partie de l'histoire capitaliste.

⁵Nous traduisons nous-mêmes à partir de la version américaine du fait d'une ambiguïté dans la traduction française. Le traducteur traduit ainsi « ancestral » par « héréditaire ». Nous traduisons par « ancienne ».

⁶Norbert Elias écrit ainsi dans, *La civilisation des mœurs* (1939 : 181 - 183) : « *La génération des parents qui ont accepté comme allant de soi certaines normes de comportements poussent leurs enfants /.../ avec plus ou moins de sévérité à maîtriser leurs penchants, à réfréner leurs pulsions. Quand un enfant étend sa main vers quelque chose de gluant, de gras, on lui dit : "Il ne faut pas faire cela, cela ne se fait pas !". Et le déplaisir que les parents éprouvent en voyant de tels gestes se transmet par l'habitude aux enfants, sans l'intervention d'une tierce personne./.../ Le fait même que l'exemple du monde environnant vient s'ajouter à la pression et à la contrainte exercées par quelques adultes aboutit, chez les adolescents, de très bonne heure à l'oubli ou au refoulement de l'idée que leurs sensations de pudeur et de malaise, leurs impressions de plaisir et de déplaisir puissent être modelées par des pressions extérieures et réduites ainsi à une norme commune. La jeunesse les considère au contraire comme quelque chose de très personnel, de très "intime" que la nature a déposé dans leur berceau. Les normes sociales qui ont été imposées à l'individu du dehors, se reproduisent ensuite sans à-coups par l'autocontrainte qui jusqu'à un certain degré opère automatiquement même si, au niveau de la conscience, la personne en refuse la cause. Ainsi s'accomplit dans chaque individu, en raccourci, un processus qui, dans l'évolution historique et sociale a duré des siècles* ».

⁷D'une certaine manière, c'est le cas du modèle de concurrence parfaite : rien de mieux que des « idiots rationnels » pour aboutir à l'équilibre général.

Si le respect, l'obéissance constituent un héritage du passé, du Moyen Age, il est remis en question par le processus de démocratisation de la société, qui est déplorée par Schumpeter :

[E]n acceptant l'égalité en matière politique, en enseignant aux travailleurs qu'ils sont des citoyens tout aussi valables que les autres, la bourgeoisie a sacrifié cet avantage hérité du régime féodal. Pendant un temps, l'autorité subsistante a suffi à masquer la transformation graduelle, mais incessante, qui, à la longue, devait dissoudre la discipline d'atelier. Désormais, la majeure partie de cette autorité s'est évanouie en fumée.
(Schumpeter, 1942 : 286)

1.2. La lutte des classes comme émergence de la conscience collective contre la personnalité de classe

Avec Marx, conflit et conscience de classe se nourrissent mutuellement, dans un va-et-vient dialectique : le conflit fait émerger une conscience collective, transformant un groupe d'individus partageant la même position dans les rapports sociaux de production en une classe en elle-même, qui a son tour nourrit la lutte. Il écrit ainsi :

Les conditions économiques avaient d'abord transformé la masse du pays en travailleurs. La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des intérêts communs. Ainsi cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital mais pas encore pour elle-même. Dans la lutte, dont nous n'avons signalé que quelques phrases, cette masse se réunit, elle se constitue en classe pour elle-même. Les intérêts qu'elle défend deviennent des intérêts de classe. Mais la lutte de classe à classe est une lutte politique. (Marx, 1847 : 230-231, nous soulignons)

Au sein des grandes firmes, si le processus de coalition des prolétaires répond à celui des capitalistes, il renvoie effectivement à une logique d'affrontement de classes.

La grande industrie agglomère dans un endroit une foule de gens inconnus les uns aux autres. La concurrence les divise d'intérêts. Mais le maintien du salaire, cet intérêt commun qu'ils ont contre leur maître, les réunit dans une même pensée de résistance - coalition. Ainsi la coalition a toujours un double but, celui de faire cesser entre eux la concurrence, pour pouvoir faire une concurrence générale au capitaliste. Si le premier but de résistance n'a été que le maintien des salaires, à mesure que les capitalistes à leur tour se réunissent dans une pensée de répression, les coalitions, d'abord isolées, se forment en groupes, et en face du capital toujours réuni, le maintien de l'association devient plus nécessaire pour eux que celui du salaire. Cela est tellement vrai, que les économistes anglais sont tout étonnés de voir les ouvriers sacrifier une bonne partie du

salaire en faveur des associations qui, aux yeux de ces économistes, ne sont établies qu'en faveur du salaire. Dans cette lutte - véritable guerre civile - se réunissent et se développent tous les éléments nécessaires à une bataille à venir. Une fois arrivée à ce point-là, l'association prend un caractère politique. (Marx, 1847 : 230)

On voit émerger ici la nécessité du groupe au delà des intérêts individuels au sein des grandes firmes dont Marx voit l'émergence progressive. Il présente une vision évolutionniste de l'action collective, marquée par une forme de transcendance. La lutte contre une autre classe et contre la concurrence au sein d'une même classe est donc fédératrice, suscite l'émergence d'une classe pour soi⁸.

Ainsi, une classe n'est pas conçue comme une catégorie statistique, comme une somme d'individus, mais comme un phénomène historique. Une classe n'est pas définissable en termes mathématiques, elle se définit par des hommes vivant leur histoire. L'expérience de classe est largement déterminée par des rapports de production dans lesquels les individus ont été placés indépendamment de leur volonté. Ces rapports donnent lieu à des conflits dans lesquels les hommes sont des acteurs, mais qui n'ont pas défini le cadre de ces luttes.

Schumpeter dénie ce rôle des conflits. Il substitue la notion de « *sorte de personnalité de classe* » (Schumpeter, 1927 : 162) à la « classe pour elle-même » marxienne. On l'aura compris, à l'instar de Marx, l'Autrichien ne partage pas une vision atomisée de la société :

Une classe sociale est à la fois plus et autre chose qu'une somme d'individus et ce quelque chose d'autre n'est pas immédiatement discernable d'après le comportement des individus appartenant à cette classe. Une classe est aussi quelque chose qui est ressenti et sublimé comme un tout et qui, en tant que tel, a sa vie et son « esprit » « propres ». (Schumpeter, 1927 : 162)

Cette culture commune, cet esprit spécifique crée des liens entre les individus tout en les isolant du reste de la société.

Ainsi l'une des caractéristiques les plus importantes du phénomène de classe [...] est que les membres d'une classe déterminée ont les uns par rapport aux autres un comportement différent de celui qu'ils adoptent à l'égard des membres d'autres classes : leurs relations mutuelles sont plus étroites, ils se comprennent mieux et collaborent plus facilement, ils

⁸ Sur la distinction classe en soi/classe pour soi, voir Boukharine, 1921, ch. 8, section 54 ; Thompson, 1963, « Préface ».

ont toujours tendance à se refermer sur eux-mêmes par rapport à l'extérieur ; leur vision du monde est fondée sur des points de vue similaires. (Schumpeter, 1927 : 162)

Bref, la sociabilité, les codes, les potentialités de coopération sont renforcées entre les membres d'une même classe. Quoi d'étonnant alors à ce que Schumpeter constate la prédominance des « *intermariages* » (Schumpeter, 1927 : 163) ? Pour autant, si la théorie de Marx repose largement sur les conditions économiques, qu'en est-il chez l'Autrichien ? Schumpeter évoque l'existence des classes suivantes au sein de la société capitaliste :

[C]lasses associées au contrôle d'affaires grandes, moyennes ou petites ; les fermiers sont tellement différents des autres classes d'affaires qu'il n'est pas possible de les inclure dans l'une d'entre elles ; la classe des rentiers (les « capitalistes » dans un sens plus étroit mais plus utile ; la classe professionnelle ; la classe des administratifs (« cols blancs ») ; les ouvriers qualifiés ; les ouvriers non qualifiés. (Schumpeter, 1946a : 201)

L'approche de Schumpeter repose donc en partie sur l'importance de la fonction économique, mais pas complètement. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la bourgeoisie – la classe des affaires – constitue le cœur du capitalisme. Cette domination est associée à la valorisation des affaires et de l'entrepreneuriat au sein de la société. La bourgeoisie regroupe donc des individus capables d'accomplir certaines fonctions valorisées dans la société capitaliste, prestigieuse pourrait-on dire :

L'explication dernière du phénomène des classes sociales réside dans les différences entre aptitudes individuelles. Il ne s'agit pas de se référer ici à des différences absolues d'aptitude, mais seulement à des différences dans l'aptitude à l'exercice de la fonction ou des fonctions que le milieu social rend « socialement nécessaires » à un moment donné, ou dans l'aptitude à l'exercice du pouvoir correspondant à cette ou à ces fonctions vitales. (Schumpeter, 1927 : 217)

D'ailleurs, la classe bourgeoise du XIX^e siècle n'a pas une origine mystérieuse : tout être doué pour l'entrepreneuriat est un candidat potentiel pour en rejoindre les rangs.

1.3 Exploitation/aliénation versus progrès social généralisé/inégalité créatrice

Finalement, le clivage essentiel entre Marx et Schumpeter repose sans doute sur leur perception du capitalisme. Ce dernier, dans l'optique marxienne, repose largement sur l'exploitation des prolétaires et implique l'aliénation des individus, alors que la perspective schumpétérienne met en avant l'enrichissement de tous les individus et un processus d'inégalité créatrice. Cette opposition s'appuie sur une divergence quant à la théorie de la valeur retenue. Chez Marx, le travailleur-producteur produit

les marchandises dotées de valeur. Une partie du produit sert à remplacer les biens utilisés au cours du processus de production et les outils usés ; le reste constitue un produit net, une survalueur. Or, les capitalistes se l'approprient. Mais ce n'est pas tout. Les conditions de production et leurs évolutions retiennent l'attention de Marx. Avec l'expansion du capitalisme, avec le progrès technique, les travailleurs sont de plus en plus aliénés⁹.

[L]e travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans le travail, celui ne s'affirme pas, mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l'ouvrier n'a le sentiment d'être auprès de lui-même qu'en dehors du travail, et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. [...] Son travail n'est donc pas volontaire mais contraint, c'est du travail forcé. [...] Le travail extérieur, le travail dans lequel l'homme s'aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. [...] L'activité de l'ouvrier n'est pas son activité propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même. (Marx, 1844)

Calvez complète :

Les effets de la science et des inventions entraînent également des conditions déplorables pour les travailleurs car avec la division du travail, encouragée de plus en plus dans notre culture, le travailleur est limité à une tâche et une machine déterminées. Aussi, le passage d'un emploi à un autre est quasiment impossible, et l'ouvrier est condamné à reproduire le même geste mécanique durant toute son existence, sans espoir d'évolution. (Calvez : 2007, 63)

Schumpeter s'oppose à Marx sur l'exploitation des travailleurs. Dans une lecture qui peut être interprétée comme une anticipation du principe de différence de Rawls, que le capitalisme serait à même de satisfaire – il est certes inégalitaire, mais il engendre des richesses dont les plus modestes profitent :

En outre nous savons que la distribution des revenus est remarquablement stable, mise à part l'intervention fiscale. À l'époque capitaliste, elle est plus ou moins la même dans tous les pays et à toute période. (Schumpeter, 1928b : 263)

En outre, il cite « la loi de Pareto », « qui fournit la courbe de la distribution. ». L'économiste et sociologue italien érige, en effet, en loi l'inégalité et la stabilité de la répartition des revenus (Baslé, 1988 b : 163-164). Dès lors, à long terme, la part des revenus du travail stagne, quand la richesse globale

⁹ « Aliénation. Du latin alienus, "étranger", de alius "autre". Idée selon laquelle l'homme devient étranger à lui-même, se perd lui-même. L'aliénation est d'abord économique, puis sociale, politique, idéologique et religieuse » (Calvez, 2007 : 29).

croît. Les inégalités sociales et l'inégale répartition des richesses ne sont pas responsables, en tout cas chez l'Autrichien, de la pauvreté. Il est erroné de croire que « *la majorité de la population est pauvre car une minorité est riche* » (1946a : 204). Hormis quelques exceptions, que Schumpeter qualifie de « pathologiques », le capitalisme engendre une baisse de la pauvreté et un progrès social. Dans un texte de 1928, Schumpeter s'extasie devant les bienfaits du capitalisme en soulignant la croissance sans précédent du revenu réel par habitant en Angleterre entre 1800 et 1913 à savoir son doublement¹⁰. Il persiste et signe par l'annonce d'un quadruplement des biens de consommation et d'investissement (1928 b : 262). Finalement, ce n'est sans doute pas la classe la plus aisée, la bourgeoisie, qui connaît les améliorations les plus nettes. Le progrès technique, les innovations avantagent d'abord les plus modestes :

la machine capitaliste constitue, en dernière analyse, un mécanisme de production de masse, donc nécessairement synonyme de production pour les masses, cependant que, remontant l'échelle des revenus individuels de plus en plus élevés, nous constatons qu'une proportion croissante de leur pouvoir d'achat est consacrée à acquérir des services personnels et des marchandises confectionnées à la main, dont les prix sont largement fonction des taux de salaire. Il est facile de vérifier ces assertions. Certes, l'ouvrier moderne peut acquérir certains biens que Louis XIV aurait été enchanté d'obtenir, sans pouvoir le faire – par exemple, des appareils modernes de prothèse dentaire. Dans l'ensemble, néanmoins, les achèvements capitalistes n'auraient pu procurer de satisfactions supplémentaires important réellement à une personne disposant d'un budget aussi considérable que celui du Roi Soleil. On peut admettre qu'un gentilhomme aussi solennel n'aurait pas attaché grand prix à la faculté même de se déplacer plus rapidement. L'éclairage électrique n'améliore pas grandement le confort de quiconque est assez riche pour acheter un nombre suffisant de chandelles et pour rémunérer des domestiques pour les moucher. Les tissus bon marché de laine, de coton et de rayonne, les chaussures et automobile de série représentent des fruits caractéristiques de la production capitaliste ; or, en règle générale, de tels progrès techniques n'ont guère amélioré le sort des riches. La reine Elizabeth possédait des bas de soie. L'achèvement capitaliste n'a pas consisté spécifiquement à procurer aux reines davantage de ces bas, mais à les mettre à la portée des ouvrières d'usine, en échange de quantité de travail constamment décroissante. (Schumpeter, 1942 : 96)

¹⁰ Cela correspond à une hausse annuelle moyenne de 2,14 %.

Marx ne nie pas, de ce point de vue, et concrètement à la thèse de la paupérisation absolue qui lui est souvent attribuée à tort, que le capitalisme naissant a permis à la classe ouvrière, de bénéficier, sous certains aspects, d'un meilleur niveau, comme un effet émergent des actions des capitalistes¹¹.

Le caractère significatif des divergences sur la question des classes sociales ne saurait être appréhendé sans confronter les approches des deux auteurs sur la question de la fin du capitalisme.

2. La fin du capitalisme

Les deux auteurs envisagent la possibilité de la fin du capitalisme¹². Toutefois, leurs explications divergent. Si les crises économiques sont au cœur du fonctionnement du capitalisme, il n'est pas évident, selon Marx, que même s'il est structurellement porteur de profonds déséquilibres, le capitalisme disparaisse par sa propre logique : la révolution politique est donc nécessaire. A cet égard la fin du capitalisme procède d'une action des classes sociales. Chez Schumpeter, le politique joue aussi un rôle, mais parmi d'autres facteurs, comme la remise en cause des valeurs, de la civilisation capitaliste et du déclin de la bourgeoisie d'affaires. Les deux auteurs, constatent l'émergence des grandes firmes qui participent à ces transformations.

2.1 Des fondements systémiques : crise économique contre crise des valeurs ?

Aucun des deux auteurs ne saurait être accusé de porter une lecture déterministe ou téléologique, au sens où les acteurs jouent un rôle central dans le changement historique, quand bien même leurs choix soient plus ou moins largement déterminés par un certain nombre de contraintes. Ainsi, pour Marx, la fin du capitalisme nécessite une révolution sociale et elle implique la transition vers le socialisme, vers la disparition des classes sociales, et elle est précipitée par l'aggravation des contradictions systémiques du capitalisme.

Dans une lecture matérialiste historique de l'histoire, telle qu'esquissée dans *L'idéologie allemande* (1845) et dans la Préface de sa *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), Marx conçoit tout mode de production comme un être vivant, doté d'un processus de développement (naissance, croissance, déclin, mort). Ainsi, dès sa naissance et au cours de sa phase ascendante, le capitalisme a connu une phase progressiste de développement des forces productives, pouvant correspondre, mais pas nécessairement, à une amélioration du bien-être général, or

À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que

¹¹ Marx écrit dans le Livre I du *Capital*. « Dès lors, l'accumulation peut se traduire par une amélioration de la situation des prolétaires par une amélioration des ses besoins fondamentaux (nourriture, vêtements, meubles) voire même d'une petite épargne » (1867 : 675-676). Commentant ces propos, Maximilien Rubel n'hésite pas à affirmer que « Marx semble pulvériser ici la thèse dite de la paupérisation absolue, dont on lui attribue trop légèrement la paternité. » (dans Marx, 1867 : nbp2 : 1022).

¹² Schumpeter hésite quant à une affirmation définitive sur la disparition du capitalisme. Néanmoins, dans ses derniers écrits, il considère que les États-Unis se sont rapprochés du socialisme.

l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale.
(Marx, 1859, p. 5)

Dans le cadre général de sa théorie de l'histoire, Marx envisage le capitalisme comme un mode transitoire d'extraction des richesses et de développement social, et c'est dans le cadre plus spécifique de sa théorie économique – précisément la théorie de la plus-value et la loi de la baisse tendancielle du taux de profit exposée dans le Livre 3 du Capital – qu'apparaissent les mécanismes spécifiques de déclin du capitalisme.

Le développement passe par une extension de la taille des unités productives, qui par là même, se transforme : une entreprise dont la taille double n'est pas la simple addition de deux unités de production identiques ; sa nature, sa structure changent. La mécanisation, le machinisme se développent, transformant par là même le travail et requérant des agents chargés de surveiller les exécutants. La concurrence accélère ce processus par la ruine des firmes qui ne peuvent résister. Le processus de concentration n'est pas confiné à l'industrie, Marx souligne les transformations de longue période dans l'agriculture. L'accroissement de la taille des exploitations est antérieur à ce qui se va dérouler dans l'industrie :

Sans doute, longtemps avant la période de la grande industrie, la coopération et la concentration des moyens de travail, appliquées à l'agriculture, occasionnèrent des changements grands, soudains et violents dans le mode de produire et, par conséquent, dans les conditions de vie et les moyens d'occupation de la population rurale. Mais la lutte que ces changements provoquèrent se passe entre les grands et les petits propriétaires du sol plutôt qu'entre le capitaliste et le salarié. (1867 : 512-513)

Dès lors,

dans la sphère de l'agriculture, la grande industrie agit plus révolutionnairement que partout ailleurs, en ce sens qu'elle fait disparaître le paysan, le rempart de l'ancienne société, et lui substitue le salarié. (Idem : 545)

Les artisans, les petits capitalistes, les petits propriétaires terriens connaissent le même sort. La dynamique du capitalisme engendre donc un épuisement des sources de la richesse, de la valeur :

Chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol ; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps, un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. Plus un pays, les États-Unis du nord de l'Amérique, par exemple, se

développe sur la base de la grande industrie, plus ce procès de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du processus de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : La terre et le travailleur. (Marx, 1867 : 546-547, l'auteur souligne)

Dans *Le capital*, Marx évoque les agents structurants du mode de production capitaliste : les capitalistes et les prolétaires. Cependant, il ajoute qu'

ils sont de simples incarnations, des personnifications du capital et du travail salarié ; des caractères sociaux déterminés que le processus social de production imprime aux individus ; des produits de ces rapports sociaux de la production. (Marx, 1869/1879 : 2040)

Les individus sont contraints par les « lois immanentes » et aveugles du capitalisme (Marx, 1869/79 : 1068 et 2041). En même temps que le mode de production mobilise et fait surgir des acteurs porteurs et reproducteurs de sa logique expansive qui pensent être libres d'agir à leur guise¹³, de même que des agents porteurs de changement émergeront du capitalisme.

C'est une loi du mode de production capitaliste : à mesure que la production se développe, il se produit une diminution relative du capital variable par rapport au capital constant et donc au capital mis en mouvement. Ce qui signifie tout simplement ceci :: le même nombre d'ouvriers, la même quantité de force de travail, que faisait travailler un capital variable d'un volume de valeur donnée, mettra en mouvement, dans le même laps de temps, par suite du développement des méthodes de production propres à la production capitaliste, une masse toujours plus grande de moyens de travail, de machines et de capital fixe de toute sorte, traitera et consommera productivement une quantité toujours plus grande de matières premières et auxiliaires; par conséquent, il fera fonctionner un capital constant d'un volume de valeur en perpétuelle augmentation. Cette diminution progressive relative du capital variable par rapport au capital constant - et par suite du capital total - est identique à l'élévation progressive de la composition organique du capital social moyen. Ce n'est encore qu'une autre façon d'exprimer les progrès de la force productive sociale du travail qui se traduit précisément par ce fait : en utilisant plus de machines en général, en employant davantage de capital fixe, le même nombre d'ouvriers transformer en produits une plus grande quantité de matières

¹³ Ce constat s'applique aussi à l'élite, donc aux capitalistes : « Agent fanatique de l'accumulation, [le capitaliste] force les hommes, sans merci ni trêve, à produire pour produire, et les pousse ainsi instinctivement à développer les puissances productives et les conditions matérielles qui seules peuvent former la base d'une société nouvelle et supérieure » (Marx, 1867 : 643-644, l'auteur souligne).

premières et auxiliaires dans un même laps de temps. C'est-à-dire encore moins de travail. [...] A mesure que diminue progressivement le capital variable relativement au capital constant, s'élève de plus en plus la composition organique de l'ensemble du capital, et la conséquence immédiate de cette tendance, c'est que le taux de la plus-value se traduit par un taux de profit général en baisse continue, le degré d'exploitation du travail restant sans changement ou même augmentant. [...] Donc la tendance progressive à la baisse du taux de profit général est tout simplement une façon propre au mode de production capitaliste d'exprimer le progrès de la productivité sociale du travail. (Marx, 1869, Livre III)

Ainsi, ce sont les contradictions structurelles du capitalisme qui sont porteuses du renforcement des difficultés de son propre renouvellement. Le capitalisme repose sur l'extraction de la plus-value du travail et sur l'accumulation de ce capital afin de renouveler et de développer le capital productif. Or, les mécanismes contradictoires empêchent que ce développement puisse se réaliser de manière durable. Ainsi, la soif de plus-value et le besoin d'accumulation des capitalistes – « *Accumulez ! Accumulez ! C'est la loi des prophètes* » (Marx, 1867, chapitre 24) – associé à la concurrence qu'ils se mènent – dont le caractère imparfait ne fait de doutes pour aucun économiste sérieux – conduit conjointement à une réduction du nombre d'unités productrices et à l'augmentation de la composition organique du capital, qui conduit à une baisse du taux de profit.

En dernière analyse, toute crise du capitalisme est une expression de la loi de la baisse tendancielle¹⁴ du taux de profit, et l'éventualité d'une disparition du capitalisme prendra la forme d'une conjonction entre l'aggravation des contradictions économiques du capitalisme jusqu'à un point où les conditions d'accumulation seront devenues extrêmement contraignantes et le développement d'une force sociale suffisamment puissante pour renverser le capitalisme.

Ici apparaît la lutte des classes comme accoucheuse de l'histoire. Pour être précis, ne nous méprenons pas, sur le rôle de la lutte des classes, qui dépasse très largement celui d'une sage-femme¹⁵ extérieure à l'organisme, puisqu'il est celui également qui précipite l'histoire, en accélérant la réunion des conditions du développement historique.

2.2 Le déclin de la classe des affaires et l'avènement des grandes firmes

Schumpeter souligne aussi les transformations au sein des grandes firmes, mais aussi du capitalisme du fait de leur extension. Il constate, comme bien d'autres, la rupture avec les temps « libéraux », avec le capitalisme concurrentiel du XIX^e siècle : la firme n'est plus « *la firme d'un homme, d'une famille* »

¹⁴ Elle est tendancielle au sens où il est possible d'activer des mécanismes jouant le rôle de contre-tendances, parmi lesquels la hausse du degré d'exploitation, le commerce international, le développement du capital par actions... (voir Livre III)

¹⁵ Pour Marx, l'accoucheuse n'est pas la lutte de classes mais la violence (Marx, 1871).

(Schumpeter, 1928a : 234, l'auteur souligne). La dimension de la firme dépasse « *la taille compatible avec la libre concurrence* » (1946a : 200) même si Schumpeter n'en conclut pas pour autant à la disparition de toute concurrence et à une situation de monopole pour chaque production. Comment expliquer ce phénomène ? Du côté institutionnel, la législation permet la formation de grandes unités. Mais, le droit n'est aucunement un facteur déterminant. Dans une économie en croissance, où les revenus s'élèvent, le « big business » permet la production de masse et donc la consommation de masse. Les changements organisationnels, l'expansion de la taille moyenne des firmes constituent une réponse à la hausse de la consommation.

L'organisation de la grande firme, à l'instar de la société, se caractérise par un processus de rationalisation marquée par la bureaucratisation. Elle va être le terrain d'un approfondissement de la division du travail, de la spécialisation des fonctions. La polyvalence fonctionnelle cède la place aux spécialistes dans la société du « capitalisme moderne ». Schumpeter, en écho à Weber (1921), constate que la bureaucratisation n'est pas d'origine capitaliste, mais « pré et extra capitaliste ». L'organisation de la grande firme se rapproche de l'organisation étatique :

Du point de vue de la sociologie économique, l'entreprise moderne transcende les forces motrices, et le type de personnes associées à l'entreprise de l'économie concurrentielle, et dans son essence, sa structure et ses méthodes, se rapprochent de plus en plus des caractéristiques d'une administration publique. (Schumpeter, 1928a : 235, nous soulignons)

Or, la bureaucratisation de la société affecte les valeurs de la forme capitaliste du moment. La prévision, la réduction des risques, une politique d'investissement à long terme routinière sont désormais envisageables. Le progrès s'automatise en devenant impersonnel (Schumpeter, 1942 : 181). L'évolution économique ne repose plus sur l'initiative individuelle et le leadership d'individus talentueux. La routine, le management quotidien s'étend donc et devient prégnant au sein de la grande firme. La première décennie du XX^e siècle voit ainsi une expansion des « cols blancs », des employés de bureau (« clerical class ») « *pour des raisons évidentes liées à la technique capitaliste* » (Schumpeter, 1939 I : 698).

Pour autant, l'existence de « leaders » au sein de la grande firme bureaucratisée persiste, mais tend davantage vers des critères moins liés au succès de l'innovation :

Avant le XX^e siècle, les leaders accédaient à une position sociale élevée en créant une firme et par là même se trouvaient incorporés au sein de la classe bourgeoise. Ce n'est désormais plus le cas au sein des grandes firmes. Les entrepreneurs ne créent plus de firmes. Les élites conquièrent le pouvoir sans doute comme les politiciens habiles le font sans garantie qu'ils soient les mieux placés pour remplir la fonction qu'ils vont assumer.

Ainsi, des personnes aux profils peu adéquats peuvent arriver à la tête d'une firme.

(Schumpeter, 1927 : 180)

Dans la grande firme, la capacité à nouer des relations, à faire des discours constituent des atouts pour conquérir les postes de direction. L'entreprise fondée sur une action individuelle est remplacée par une équipe de salariés. Au sein des grandes firmes, les hommes d'affaires modernes adoptent une mentalité de bureaucrate dotée d'une moindre volonté de lutter, de se battre à l'inverse « *des hommes qui exerçaient au plein sens des termes le droit de propriété et les responsabilités qu'il implique* » (Schumpeter, 1942 : 212). L'ensemble de la société, sous la poussée de la rationalisation, voit les mentalités se transformer. La civilisation capitaliste la plus avancée, celle des États-Unis fondée sur la libre entreprise, disparaît et cela sans coup d'État, révolution ou grande crise du capitalisme :

Le succès de cette bureaucratie tient spécifiquement à ce qu'elle est parvenue à imprimer les valeurs et attitudes des hommes publics sur l'esprit de la nation. Le système de la libre entreprise n'est pas simplement une disposition économique technique qui prend, ou même nécessite, plus ou moins de contrôle ou de régulation. Il s'agit d'un ensemble spécifique de valeurs et un mode de vie particulier. Ils disparaissent rapidement de la scène américaine. (Schumpeter, 1949 : 443)

L'expansion du rôle de l'Etat et la politique menée accélèrent ce processus, notamment par une fiscalité désincitatrice, « *hyperprogressive*¹⁶ » (Schumpeter, 1950 : 443). Or, l'appropriation privée des fruits de l'innovation sous la forme du profit constitue un des éléments clés de l'incitation à investir, à innover pour les entrepreneurs-suiveurs, ceux qui ne sont pas les pionniers, mais qui participent tout de même aux changements. En même temps, se développe la séparation de la propriété et du « management » dans le cadre des grandes firmes et des sociétés anonymes. Cette nouvelle modalité de la propriété privée ne trouve pas grâce aux yeux de Schumpeter, qui y voit une désincitation supplémentaire à la combativité (Schumpeter, 1942 : 194). L'ancien patron de l'entreprise familiale tend à devenir un « fondé de pouvoir » et à endosser la « *mentalité d'un employé salarié dans une organisation bureaucratique* » (Schumpeter, 1942 : 212). De fait, le revenu essentiel de « *la bourgeoisie industrielle sera finalement réduit à des salaires analogues à ceux qui rémunèrent la besogne administrative courante, exception faite pour les résidus de quasi-rentes et de bénéfices monopolistiques dont l'on peut s'attendre à ce qu'ils persisteront en décroissant pendant un certain temps.* » (idem : 183).

Ainsi, la dévalorisation de la fonction sociale de l'entrepreneur, la politique de l'État et les transformations des mentalités incitent l'élite, celle des hommes doués, à suivre d'autres carrières et

¹⁶ En 1932, le taux de l'impôt fédéral sur le revenu applicable aux plus riches était de 25 % aux États-Unis. Roosevelt décide de le porter à 63 %, puis 79 % en 1936, 91 % en 1941 pour un seuil de revenu de 200 000 dollars de l'époque, soit 1 million de dollars d'aujourd'hui (Piketty, 2009).

donc à incorporer les grandes firmes. De fait, la source principale de la bourgeoisie d'affaires se tarit peu à peu :

La bourgeoisie dépend donc de l'entrepreneur et, en tant que classe, elle est condamnée à vivre et à mourir avec lui. [...] Comme l'initiative capitaliste, de par ses réussites mêmes, tend à autonomiser les progrès, nous concluons qu'elle tend à se rendre elle-même superflue – à éclater en morceaux sous la pression même de son propre succès. L'unité industrielle géante parfaitement bureaucratisée n'élimine pas seulement, en 'expropriant' leurs possesseurs, les firmes de taille petite ou moyenne, mais, en fin de compte, elle élimine également l'entrepreneur et exproprie la bourgeoisie en tant que classe appelée à perdre, de par ce processus, non seulement son revenu, mais encore ce qui est infiniment plus grave, sa raison d'être. (Schumpeter, 1947 : 183-184)

La dynamique du capitalisme aboutit à une prégnance des grandes firmes, qui s'accompagne de diverses transformations. Parmi celles-ci, tant Marx que Schumpeter soulignent l'impact de la salarisation et donc du déclin de certaines classes sociales. La concurrence capitaliste prolétarise de nombreuses catégories :

Petits industriels, petits commerçants et rentiers, petits artisans et paysans, tout l'échelon inférieur des classes moyennes de jadis, tombent dans le prolétariat ; en partie parce que leur faible capital ne leur permettant pas d'employer les procédés de la grande industrie, ils succombent à la concurrence avec les grands capitalistes ; d'autre part, parce que leur habileté est dépréciée par les méthodes nouvelles de production. De sorte que le prolétariat se recrute dans toutes les classes de la population. (Marx, Engels, 1848 : 36)

Or, par ce biais, la bourgeoisie fournit « *les éléments de sa propre éducation, c'est-à-dire des armes contre elle-même* » (Marx, Engels, 1848 : 38). Finalement, la force du nombre peut se conjuguer à l'accroissement des connaissances, et donc fourbir les armes de la critique et remettre en causes les idées dominantes. Tout est donc prêt pour la lutte politique...

2.3 Lutte des classes, leadership et politique

Dans des textes consacrés à la France, Marx aborde la question des alliances entre classes ou fractions de classe, dans leur lutte autour du pouvoir politique. Certes, les fractions de classes de la bourgeoisie (aristocratie foncière, aristocratie financière, bourgeoisie industrielle) ont des intérêts divergents. Il parle de la « *République constitutionnelle* » comme « *la seule forme possible [du] pouvoir commun [des] fractions bourgeoises coalisées [...] la forme la plus puissante et la plus achevée de leur domination de classe* » (1850).

Bref, la lutte se réalise aussi par des alliances. En effet, certains rechignent à franchir la frontière du prolétariat, résistent, dans un mouvement plutôt conservateur, voire réactionnaire :

Les classes moyennes, petits industriels, petits commerçants, artisans, tous combattent la bourgeoisie pour sauver leur existence de classes moyennes du déclin qui les menace. Elles ne sont pas révolutionnaires, mais conservatrices ; bien plus, elles sont réactionnaires : elles cherchent à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire. (Marx, Engels, 1848 : 39)

En écho à Jacques Rancière, on pourrait s'interroger sur l'incitation à s'engager politiquement lorsqu'on est menacé de perdre sa propriété. Dans le cas des prolétaires, « *Si le prolétaire vient à être un agent de l'histoire, ce n'est pas parce qu'il "crée tout" mais parce qu'il est dépossédé de tout.* » (Rancière cité dans Bouvier, 2005 : 86). Pourtant, une dépossession totale ne détermine pas le fait de rejoindre le mouvement ouvrier révolutionnaire. Ainsi, Marx et Engels (1848) tancent violemment le « sous-prolétariat », cette « *pourriture passive des couches inférieures de la vieille société* » qui, tout comme la petite-bourgeoisie, peut très bien se situer à la croisée des chemins entre les deux classes fondamentales. Elle est certes parfois révolutionnaire mais souvent est utilisée et rémunérée par les catégories les plus réactionnaires.

La classe prolétaire endosse le premier rôle dans la lutte politique. Avec la concentration des firmes, les possibilités d'une émergence d'une conscience collective croissent. Le progrès technique, notamment dans les transports y participent aussi :

Mais toute lutte de classes est une lutte politique, et l'union que les bourgeois du moyen âge mettaient des siècles à établir, avec leurs chemins vicinaux, les prolétaires modernes la réalisent en quelques années grâce aux chemins de fer. (Marx, Engels, 1848 : 38)

Seule la révolution sociale et politique permet de dégager une alternative puisque « *le pouvoir étatique moderne n'est qu'un comité chargé de gérer les affaires communes de la classe bourgeoise toute entière.* » (Marx, Engels, 1848 : 29).

Pas question de révolution chez Schumpeter, mais pas non plus d'alternance politique. La démocratie ne consiste qu'en une méthode pour choisir les dominants par un vote :

La méthode démocratique est le système institutionnel, aboutissant à des décisions politiques, dans lequel des individus acquièrent le pouvoir de statuer sur ces décisions à l'issue d'une lutte concurrentielle portant sur les votes du peuple. (Schumpeter, 1942 : 355)

Il rejette les conceptions idéalistes, mettant en avant et l'intérêt commun, et un quelconque pouvoir du peuple :

En réalité ce n'est pas le peuple qui pose les questions, ni qui en décide - mais que les questions dont dépend le sort du peuple sont normalement soulevées et décidées en dehors de lui. (Schumpeter, 1942 : 349)

Jusqu'au XIX^e siècle, la démocratie permettait à la classe bourgeoise par le biais des représentants politiques de contribuer à façonner la société dans un sens plus propice au capitalisme :

Historiquement, la démocratie a grandi en même temps que le capitalisme et en relation causale avec lui. Mais il en va de même pour la pratique démocratique : la démocratie, au sens de notre théorie du commandement concurrentiel, a présidé à la série des transformations politiques et institutionnelles au moyen desquelles la bourgeoisie a remodelé et, à son point de vue, rationalisé la structure sociale et politique antérieure à l'avènement de cette classe, la méthode démocratique ayant été l'instrument de cette reconstruction. (Schumpeter, 1942 : 391)

Certes, la classe bourgeoise n'occupe pas, n'en ayant pas le temps, les postes politiques. Mais, au XIX^e siècle, acmé du capitalisme selon Schumpeter, les tenants du pouvoir politique sont en phase avec les pratiques, les normes, les valeurs de la classe des affaires. Les classes populaires, les prolétaires de Marx ne sont donc pas, selon Schumpeter, armés pour conquérir le pouvoir, malgré un accroissement de leur « *pouvoir social* », comme nous pouvons le constater avec les révolutions de 1830, 1848 et 1871, puis la naissance des premières organisations ouvrières (partis et syndicats) au tournant du siècle, et la possibilité croissante de « *s'exprimer politiquement de manière indépendante* » :

En effet, le capitalisme concurrentiel, par sa propre logique interne, c'est-à-dire par son besoin toujours croissant de main-d'œuvre, ne cessa d'augmenter le pouvoir social et même le niveau de vie de la classe ouvrière, à tel point que celle-ci entreprit bientôt de s'exprimer politiquement de manière indépendante. (Schumpeter, 1919 : 112)

Les classes populaires sont l'objet d'une influence de leaders qui ne sont pas toujours les mêmes. Ainsi, le leadership des intellectuels, conduira à la tête de l'État des individus de plus en plus favorables à une société non capitalistes.

Une divergence majeure entre la pensée de Marx et celle de Schumpeter s'affirme donc dans la capacité des prolétaires, du peuple, de la masse, à l'action politique « libre ». L'Autrichien ne concède pas aux travailleurs la possibilité d'une action réfléchie et assumée : ils sont manipulés dans le champ politique, notamment par des intellectuels aigris au XX^e siècle et par les firmes dans leur choix de consommation. Si l'on suit Pierre Bouvier (2005 : 88), Marx lui oppose une capacité d'action aux prolétaires en tant que groupe, que classe.

Conclusion :

Alors que Marx et Schumpeter sont tous deux des auteurs majeurs sur la question du capitalisme, alors qu'ils théorisent l'existence de classes sociales, il apparaît que les divergences l'emportent sur les similitudes, quand bien même Schumpeter paraisse bien plus proche de Marx que les courants que l'on peut qualifier d'orthodoxes – keynésiens ou néoclassiques. La divergence apparaît sur le rôle joué par les classes sociales, Marx parlant de conflit alors que Schumpeter parie plutôt sur l'harmonie, mais aussi sur la dynamique du capitalisme et sur les contradictions qui peuvent amener à sa disparition, la responsabilité incombant pour Schumpeter sur la classe dominante ayant perdu sa vertu innovatrice, et pour Marx sur la logique interne du capitalisme structurellement porteuse de crises, les configurations politiques et morales, s'inscrivant dans ce cadre déterminé. Il apparaît que, si leurs réponses divergent significativement, les questions que posent les auteurs s'inscrivent dans le cadre de l'économie politique qui vise à interroger le mode de production, et par seulement le mode d'échange, ce qui ouvre la possibilité de fonder une théorie critique. L'actuel approfondissement de la bureaucratisation des économies capitalistes, le développement des grands groupes et la persistance de la bourgeoisie, ainsi que le parasitisme financier venant au secours des capitalistes à la recherche de profit sont des traits de la présente période qui viennent renforcer l'hypothèse selon laquelle les problématiques portées par Marx et par Schumpeter méritent de larges développements.

Bibliographie

- Boukharine, Nicolas I. [1927 (1921)], *La théorie du matérialisme historique : Manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris, Éditions sociales.
- Bouvier, Pierre [2005], *Le lien social*, Paris, Gallimard.
- Calvez, Jean-Yves [2007], *Marx et le marxisme*, Paris, Eyrolles.
- Dannequin, Fabrice [2003], « La place du politique chez Schumpeter », *L'économie politique*, 17, janvier : 82-92.
- Dannequin, Fabrice [2011], « La bourgeoisie au cœur du capitalisme schumpétérien », 19 pages, soumis à publication.
- Dannequin, Fabrice [2012], « Les classes sociales chez Schumpeter. Héritage et rupture avec Marx et Weber », *IDEES*, septembre, à paraître.
- Durand, Jean-Pierre [1996], « La lutte des classes selon Marx », *Alternatives économiques, hors série*, « Les classes font de la résistance », 29, 3^{ème} trimestre : 34-37.
- Marx, Karl [2008 (1844)], *Manuscrits de 1844*, Paris, Flammarion.
- Marx, Karl [2002 (1847)], *Misère de la philosophie*, Paris, Payot.
- Marx, Karl [2002 (1850)], *Les luttes de classes en France, 1848-1850*, Paris, Éditions sociales.
- Marx, Karl [1983 (1859)], *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éditions sociales.
- Marx, Karl [2008 (1867)], *Le capital Livre I*, Paris, Gallimard.
- Marx, Karl [2008 (1869-1879)], *Le capital. Livres II et III*, Paris, Gallimard.
- Marx, Karl [1972 (1871)], *La guerre civile en France*, Paris, Éditions sociales.
- Marx, Karl Friedrich Engels [1998 (1848)], *Manifeste du parti communiste*, Paris, Librio,.
- Papaioannou, Kostas [1972 (1965)], *Marx et les marxistes*, Paris, Flammarion.
- Schumpeter, Joseph A. [1984 (1919)], « Contribution à une sociologie des impérialismes », *In Joseph A. Schumpeter, Impérialisme et classes sociales*, Paris, Flammarion : 39-153.
- Schumpeter, Joseph A., [1984 (1927)], « Les classes sociales en milieu ethnique homogène », *In Joseph A. Schumpeter, Impérialisme et classes sociales*, Paris, Flammarion : 157-227.
- Schumpeter, Joseph A., [2011 (1928a)], « Entrepreneur », *In Markus C. Becker, Thorbjørn Knudsen, Richard Swedberg (ed.), The entrepreneur. Classic texts by Joseph A. Schumpeter*,

Stanford, Stanford University Press : 227-260.

Schumpeter, Joseph A., [2011 (1928b)], « The entrepreneur in today's economy », *In* Markus C. Becker, Thorbjørn Knudsen, Richard Swedberg (ed.), *The entrepreneur. Classic texts by Joseph A. Schumpeter*, Stanford, Stanford University Press : 227-260.

Schumpeter, Joseph A., [1939], *Business cycles. A theoretical, historical, and statistical analysis of the capitalist process*, volume I, New York and London, Mc Graw-Hill Book Company.

Schumpeter, Joseph A., [1991 (1941)¹⁷], « An economic interpretation of our time : the Lowell Lectures », *In* Swedberg R. (ed.) *Joseph. A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, Princeton University Press, Princeton : 339-400.

Schumpeter, Joseph A., [1990 (1942)], *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot.

Schumpeter, Joseph A., [1989 (1946a)], « Capitalism », *Encyclopedia Britannica*, IV : 801-807, *In* Schumpeter J.A., *Essays on Entrepreneurs, Innovations, Business Cycles, and the Evolution of Capitalism*, Oxford, Transaction Publishers : 189-210.

Schumpeter, Joseph A., [1991 (1946b)], « L'avenir de l'entreprise privée devant les tendances socialistes modernes » *In* Association Professionnelle des Industriels, « Comment sauvegarder l'entreprise privée », *Proceeding of the convention*, Montreal, Editions Association Professionnelle des Industriels, *In* R. Swedberg (ed), *Joseph. A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, Princeton, Princeton University Press : 401-405.

Schumpeter, Joseph A., [1991 (1947)], « Comments on a plan for the study of entrepreneurship » *In* Swedberg R. (ed) *Joseph. A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, Princeton University Press, Princeton : 406-428.

Schumpeter, Joseph A., [1991 (1949)], « American institutions and economic progress, *In* Swedberg R. (ed) *Joseph. A. Schumpeter. The economics and sociology of capitalism*, Princeton University Press, Princeton : 438-444.

Schumpeter, Joseph A., [1990 (1950)], « La marche au socialisme. Les perspectives du capitalisme américain », *In* J.A. Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris : 433-447.

Schumpeter, Joseph A., [1983 (1954)], *Histoire de l'analyse économique, volume 2, l'Age*

¹⁷ Ce texte, jamais publié avant 1991, est la version écrite d'une série de conférences faites à Boston au Lowell Institute.

classique (1790 à 1870), Paris, Gallimard.

Thompson, Edward P. [1988 (1963)], *La formation de la classe ouvrière*, Le Seuil, 1988.

Weber, Max [1995 (1921)], *Économie et société*, Tome 1, Paris, Plon.